Souvenirs de déportation de René COPETTI.

Adhérent de l’Association « Ceux de Rawa-RUSKA et leurs Descendants » Rhône-Alpes

Incorporé en novembre 1939, René Copetti est fait prisonnier le 17 juin 1940, comme le seront près de 2 millions de français au cours de cette période de la « drôle de guerre ». Il s’évade de Saxe, est repris après un voyage de 800 km, puis déporté à l’est de l’Allemagne, à RAWA-RUSKA.

Les deux premières années de sa captivité, il est affecté à la ferme Keisser, dans la région de Dresde, où une vie laborieuse mais correcte s’organise ; les prisonniers mangent à leur faim, et René se débrouille pour apprendre la langue allemande. Mais il comprend bientôt que l’on est loin de la fin de la guerre, et du rapatriement promis par la propagande. Dès lors, il n’a plus qu’une idée : reconquérir la LIBERTE, et mûrit en secret avec un copain un projet d’évasion, aidé par la mère et la fille du fermier. Ils sont à 800km à vol d’oiseau de la frontière française ! Après un trajet mouvementé en train, ils sont, hélas, arrêtés et conduits à Limbourg. Revêtus de l’uniforme avec les fameuses lettres K.G. dans le dos, ils sont conduits dans un tribunal de justice expéditif, où on leur annonce qu’ils seront transférés au camp disciplinaire de Rawa-Ruska, en Pologne.

Dès lors commencent les tribulations du *« bétail K.G. ».* Chaussés de sabots rudimentaires ou « claques », dissuasives pour une évasion, ils sont embarqués par 60 à 65 dans des wagons à bestiaux « plombés », sans rien pour soulager les besoins naturels. La traversée de l’Allemagne pendant trois jours et trois nuits se fait sans aucune nourriture et aucun arrêt ; l’urine et les excréments sont recueillis dans une boîte de conserves et évacués, difficilement, par la lucarne du wagon ; ils sont tourmentés certes par la soif et la faim, mais aussi la chaleur et les puces. Enfin arrivés en territoire polonais, une sortie en rase campagne sera possible, wagon par wagon, bien encadrés et en présence de chiens ; une soupe de rutabagas broyés et terreux leur est distribuée, ainsi que 200 g de pain noir. Les voici donc en Pologne, dans l’univers concentrationnaire du « triangle de la mort. Par la lucarne, on peut apercevoir des cadavres de pendus aux arbres, ainsi que des hommes et des femmes marqués de l’étoile jaune qui travaillent dans les champs. Les voici à Rawa ; désinfection, mais les poux remplaceront bientôt les puces… Ils sont logés aux écuries ; pas de paillasses, pas de lumière.

René Copetti raconte leur quotidien *: « Quelles sont nos occupations ? En dehors des appels interminables, où nous sommes plantés dehors en attendant d’être comptés, le temps se passe à faire la queue pour avoir de l’eau, qui ne coule à l’unique robinet du camp que deux heures par jour, en un mince filet jaunâtre, à nous épouiller en comptant les bestioles, à marcher pour ne pas s’atrophier, à courir à la selle car la dysenterie sévit de plus en plus. Le matin, il y a le thé, c’est-à dire une infusion de branches de sapin. Une fois par jour, il y a distribution de soupe et de pain ; en général nous dévorons cette maigre ration en une seule fois, et il faudra attendre 24 heures pour la prochaine distribution… »*

Un matin René Copetti est de nouveau embarqué dans un wagon à bestiaux, pour deux jours, vers Tarnopol, un sous-camp de Rawa-Ruska. La situation sera un peu meilleure : il y a de l’électricité à l’intérieur du baraquement, et des paillasses bourrées de copeaux ; l’eau coule à certaines heures sur des rampes au-dessus d’anciens abreuvoirs à chevaux ; il y a la possibilité de faire des petits feux. Il y a distribution deux fois par jour d’une ration de soupe dans une boîte de conserves, accompagnée d’une boule de pain gris partagée au gramme près par les prisonniers (DOC 1). Mais la faim les tenaille toujours, perturbant leur sommeil, et diminuant leurs forces au fil des jours, ceci avec de violentes douleurs intestinales. La perte de poids moyenne est de 12 à 13 kilos. A l‘occasion de « sorties-promenades », ils peuvent glaner des chardons, ou puiser dans des fûts-poubelles, et recueillir brindilles et petits morceaux de bois qui permettront de faire des petits feux sans fumée, avec un camarade de « popote ». C’est là que René arrive à bricoler une astucieuse petite marmite (DOC 2).

Lorsque les gardiens étaient mécontents de leur comportement, ils étaient condamnés à « faire la pelote », à la place de la promenade. Cela consistait à marcher à quatre pattes, puis alterner « debout-coucher » en cadence, marcher en canard, ceci tout en chantant ; en cas de refus, la « pelote » s’allongeait. C’est là qu’est né le célèbre chant *« ils l’ont dans l’c… »,* ce qui leur coûta des représailles alimentaires quand un des gardiens eut compris le sens des paroles…

La vie à Tarnopol était certes plus tolérable qu’à l’enfer de Rawa. Néanmoins le climat était lourd, car de temps en temps on entendait crépiter des mitraillettes, signifiant qu’une rafle de juifs avait lieu. Autre moment tragique : le retour de camarades abattus lors d’une tentative désespérée d’évasion. Seul espoir bien mince : une visite de la Croix-Rouge promettant d’intervenir auprès du gouvernement, afin qu’on les ramène en territoire allemand.

Puis un jour, c’est le transport à Grabowietz, où poux et mouches par milliers les tourmentent. C’est l’époque de la moisson, avec dix heures de travail sous le soleil, avec la dysenterie qui fait toujours rage. Mais ils peuvent garnir leurs poches de blé, d’orge, de sarrazin, qui échappent quelquefois à la fouille lors du retour au camp. Ils écraseront les graines entre deux pierres plates, après les avoir fait éclater sur une tôle chauffée. Les gardiens semblent un peu plus coulants ; sans doute les revers sur le front de l’Est y sont pour quelque chose ; par ailleurs ce sont maintenant des vieux réservistes qui les gardent… Après l’arrachage des pommes de terre, va-t-on les ramener au camp, où la vie est encore plus dure ? En tous cas, c’est là que va s’organiser une fabuleuse « pêche aux pommes de terre », par le soupirail de la cave où elles sont entassées, pour l’usage des allemands. Le matériel est un long bâton avec une pointe au bout, et armée de plusieurs clous et des prisonniers qui s’épouillent masquent la scène !

Mais chaque matin des départs ont lieu, toujours en wagons à bestiaux. Et c’est la déambulation à travers l’Allemagne maintenant en débandade, avec une grande constante dans les lieux d’hébergement : les puces, les punaises et les poux, si nombreux qu’on les entend grouiller dans les paillasses ! Cela va se terminer pour Copetti par une néphrite aigue et un œdème monstrueux qui le fait passer de 58 kg à 82 kg, ce qui le fera rapatrier en France en convoi sanitaire en mai 1944. Il mettra un an à désenfler, mais s’en tire miraculeusement !

Laissons l’essentiel de sa conclusion à René Copetti :

*« Pourquoi ai-je pris la peine de raconter ce que fut mon parcours de prisonnier de guerre ? Pour la raison que mon séjour dans le IIIe Reich fut hors du commun par rapport aux prisonniers non évadés, et que dans les circonstances où s’est effectué mon parcours, j’ai pu voir ce que le régime nazi avait institué dans toutes les zones occupées à l’est de l’Allemagne par ses troupes, à savoir les « Todes Zones », destinées à l’extermination de ceux considérés comme indésirables. Je me dois de témoigner pour la postérité, en mémoire des victimes de cet abominable régime, empreint de barbarie, des raffinements inhumains mis en œuvre par le régime nazi.*

*Si j’ai rédigé ces mémoires, c’est dans le but d’éveiller l’esprit de nos descendants, sur ce qui peut advenir lorsqu’un régime totalitaire arrive à s’instaurer. Je me dois, après ce que j’ai vécu dans l’Univers Concentrationnaire, de laisser une trace de ces années de déportation, qui furent fatales à tant d’entre nous. Il faut que les générations descendantes conservent des Musées de la Mémoire, que les associations ou fondations sur la Mémoire perdurent à travers leurs écrits, de manière à aider autant que possible tous les mouvements luttant contre le fanatisme. »*